Quant aux textes mêmes, ils sont présentés d'une façon soignée qui témoigne de la bonne connaissance linguistique de l'auteur, au moins pour ce qui concerne la langue turque. Mais même dans un « manuel » rapide, il ne suffit pas de les présenter, il faut également les interpréter, expliquer les raisons de leur choix. C'est par exemple, le cas des versets coraniques dont le choix n'est pas fait au hasard.

À deux reprises (p. 75 et p. 80), l'auteur nous signale que la formule « qāla-n-nabīyu - ṣalla-llāhu ʿalayhi wa-sallam » introduit les *ḥadīṯ*, mais n'en donne pas d'exemple, ne les énumère pas, ce qui serait plus qu'utile dans un « manuel ».

Pour ce qui est des inscriptions de l'époque seldjoukide (de Rūm), l'auteur admet dans son introduction au chapitre (p. 70) que certaines inscriptions de cette période sont en persan, mais n'en présente aucun texte. Le persan était également utilisé dans les inscriptions des « Ṭavâ'ifü-l-Mülûk » et au début de la période ottomane, fait que l'auteur ne mentionne pas.

Pour en revenir à la bibliographie : fallait-il y faire figurer les grammaires, les dictionnaires courants, les chrestomathies, par exemple celle de Brünnow et Fischer?

Quant aux index, on ne trouve dans ce « manuel » qu'un index général où l'on mélange les noms de lieux, les noms des auteurs, les catégories grammaticales, les sujets et les débuts des formules.

Notons quelques imprécisions :

P. 74 : « al-kitāb », dans ce contexte, ne signifie pas la sourate CXII du Coran mais le Coran lui-même (avec l'article défini = le Livre par excellence).

P. 41-43 et 77 : L'auteur classe les expressions « al-saʿīd », « al-šahīd », « al-muḥtāǧ ilā Allāh » parmi les « Segenswünsche » / « duʿā » (vœux de bénédiction). Ce classement est difficilement acceptable.

Ce petit livre peut être utile aux orientalistes débutants pour se faire une première idée sur ce qu'on peut trouver comme textes sur les pierres tombales ottomanes récentes. Sur le plan de la méthode, il est à déconseiller : il risque de mener vers le superficiel, vers l'approximatif. En réalité, il s'agit d'un ouvrage qui n'est vraiment ni un manuel, ni un ouvrage scientifique.

Ludvik KALUS
(Université Paris IV - EPHE)

Werner DIEM, *Arabische Briefe aus dem 7.-10. Jahrhundert*. Corpus Papyrorum Raineri, XVI, Vienne, 1993. 2 vol., le premier, de 109 p., renferme le texte, et le second 35 pl.

Voici enfin paru un livre terminé depuis longtemps, mais dont la sortie a été retardée par des difficultés techniques qui ont été finalement résolues d'une manière honorable, car l'ouvrage est d'une présentation agréable, tant pour le texte que pour les planches. Il renferme 35 lettres appartenant à la Papyrus Sammlung de l'Österreichische Nationalbibliothek, rédigées sur papyrus, dont les plus anciennes remontent au premier siècle de l'hégire et les plus tardives

BCAI 12 (1996) W. Diem: Arabische Briefe aus dem 7.-10. Jahrhundert, recensé par Y. Rāǧib
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

au IVe s. Une seule porte une date (n° I); toutes les autres ne peuvent être datées que par l'écriture. La majorité des lettres présente un grand intérêt. Certaines même fournissent des informations nouvelles sur la vie économique et sociale, qui doivent cependant être interprétées, comme la première : adressée par un agent du gouverneur d'Égypte, Muḥammad al-Sarī en 206/821, à un personnage dont le nom a disparu qui était probablement copte, elle lui permettait de circuler dans le pays sans être inquiété par les agents du fisc, puisqu'il avait réglé une certaine somme dont la nature n'est pas spécifiée, mais qui devait correspondre à la capitation.

Dans nombre de lettres, on rencontre des phrases obscures, voire inintelligibles, qui sont tantôt des erreurs de déchiffrement, tantôt des erreurs de rédaction imputables à des oublis ou à un manque de maîtrise de la langue. Malheureusement, pour rectifier les fautes de lecture, il me faudrait passer autant de temps (et peut-être davantage) que W. Diem qui, de plus (du moins, je l'espère) a eu le loisir d'examiner les originaux. Aussi me bornerai-je aux erreurs que j'ai pu corriger en me résignant à passer sous silence celles que je n'ai pu résoudre, n'ayant pas l'intention de republier les lettres.

D'emblée, les coquilles semblent rares. Je n'en ai relevé que deux : p. 18, n° 5 (B), l. 11 : une métathèse a transformé *lam uwaǧǧih* en *lam aǧūh*; p. 50, n° 18, l. 9 : *bāraka ʿalayka* (le *yāʾ* de *ʿalayka* est devenu un *bāʾ*). Je n'ai trouvé également que peu de lettres omises : p. 50, n° 18, l. 10 : le *tāʾ* de *salamatika*, bien visible sur la photo; p. 78, n° 30, l. 4 : le *lām alif* de *ṭalāṭat* (réduit en *lām*); p. 87, n° 34, l. 5 : un *wāw* entre *ṣalāḥ* et *ḥālika*. Comme lettre superflue, je n'en ai découvert qu'une : p. 72, n° 27, l. 4 : un *ṭāʾ* dans *istibṭaʾka* entre le *tāʾ* et le *bāʾ*. Ces erreurs matérielles en si petit nombre révèlent le soin avec lequel l'ouvrage a été composé, puis corrigé par l'auteur. Quant aux lectures proprement dites, j'ai pu en rectifier quelques-unes. P. 23, n° 7, l. 6 : *wa la-qad ḫallaftu al-ʿummāl bihi* (j'ai laissé les agents comme remplaçants) (et non *ḫalaʿtu* : j'ai destitué); non seulement pour le meilleur sens que la lecture donne, mais également parce que le rédacteur différencie les lettres *ʿayn* et *ġayn* des lettres *fāʾ* et *qāf*, ce qui n'est pas souvent le cas dans l'écriture des papyrus : la tête des unes est angulaire, alors que celle des autres est arrondie. P. 36, n° 13, l. 5 et 6 : *wa qad atānī Šanūda bi-waybatayy ḫardal illā rubūʿ* (Šanūda m'a apporté deux *wayba*-s de (graines de) moutarde, moins un quart) (et non : *wa qad atānī Šanūda yuʾtīnī ḫardal al-Urbūʿ*). Le terme de *rubūʿ* doit être une forme dialectale de *rubʿ*, et non un nom de lieu (Urbūʿ), comme le pense W. Diem; il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas réussi à l'identifier. P. 25, n° 8, l. 4, Hūd est un nom propre [2] et non un nom de lieu, comme Amḥiya (?) qui le précède. P. 53, n° 19, l. 11 : *wa llāh yadfaʿ ʿanhu* (que Dieu écarte de lui) et non *yadfaʿ bi-ḫayr* (que Dieu écarte avec bien). P. 78, n° 30, l. 3 : *Aḥmad ibnī ʿalīlun* (mon fils Aḥmad est malade), et non : *aǧidu annanī ʿalīlun* (de plus l'expéditeur est une femme qui aurait dû utiliser le féminin). P. 56, n° 20, l. 9-10, la lecture *fa-aḫraǧtu ilayhi bi-ḫayr* n'est guère satisfaisante. W. Diem a traduit ce passage par « und ich machte mich zu ihm im Guten auf den Weg », car il considère le *alif* initial de *aḫraǧtu* comme superflu.

2. Attesté notamment par Ḏahabī, *Mīzān al-iʿtidāl*, éd. ʿA.-M. Biǧāwī, Le Caire, 1382/1963, IV, p. 310, nos 9206 et 9255.

BCAI 12 (1996) W. Diem: Arabische Briefe aus dem 7.-10. Jahrhundert, recensé par Y. Rāǧib
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Il est tentant de lire *fa-aḫraǧtu ilayhi al-daftar* (je lui ai sorti le cahier), qui donnerait un sens à la phrase suivante : *wa awqaftuhu ʿalā ḥisābihi al-ṣaḥīḥ* (et je lui ai montré son compte juste). Mais seule la vérification de l'original permet de déterminer si une tache d'encre au-dessus du *fā'* lui a donné l'aspect d'un *kāf* ou d'un *bā'*, suivi d'un *ǧīm*, un *ḥā'* ou un *ḫā'*. Sinon, les deux mots que W. Diem a lus comme *ilayhi bi-ḫayr* pourraient n'être qu'un seul : *al-ḏikr*, terme qui serait alors une abréviation de *ḏikr ḥaqq* (créance).

Enfin W. Diem a tendance à multiplier les accolades { }, considérant comme superflus des mots qui ne le sont pas. Pourquoi avoir mis entre ces deux signes *bi-šarṭ* qu'il tient pour une construction hybride dans la phrase suivante : *lam yabīʿuhā ṣāḥibuhā illā bi-šarṭ li-man yuḫriǧuhā ʿan al-fusṭāṭ* (p. 54, n° 19, l. 21)? La vente a été conclue sous condition : l'acheteur devait sortir l'esclave de Fusṭāṭ.

Ces corrections sont limitées, mais j'avoue n'avoir pu amender bien des lectures de W. Diem qui ne m'ont pas satisfait ou que je désapprouve. Certaines erreurs peuvent être difficilement rectifiées, notamment si le papyrus est amputé, comme la lettre n° 19, p. 53, spécialement les lignes 8, 12, 13 et 14. Mais d'autres phrases devraient pouvoir être rectifiées lorsqu'elles sont clairement écrites, comme p. 36, n° 13, l. 8. Pourtant elles restent rebelles au déchiffrement.

Malgré ces réserves justifiées par la difficulté de la papyrologie arabe, il faut rendre hommage à W. Diem pour l'ouvrage qu'il vient de nous donner. On attend avec impatience le restant des lettres de la même collection dont il annonce une publication prochaine.

Yūsuf Rāġib
(CNRS, Paris)

Enrico LEUTHOLD Jr., *124 dirham dell'epoca di Kayqubadh I, Salgiuqide di Anatolia.* Milano, 1992. In-8°, 18 pl. dont 4 pl.

Le collectionneur milanais nous emmène cette fois [3] dans l'Asie mineure rūm-salǧūqide et plus précisément sous le règne de Kayqubāḏ Ier qui, à la veille de la tourmente mongole, vit l'apogée de la dynastie [4]. Il décrit un lot de 124 dirhams, de provenance inconnue mais d'une parfaite homogénéité morphologique, ce qui donne à penser qu'ils proviennent d'une seule et même trouvaille.

118 pièces sont effectivement salǧūqides : 1 de Kaykā'ūs Ier, prédécesseur de Kayqubāḏ; 115 de Kayqubāḏ lui-même; 2 de son successeur Kayḫusrū II. L'atelier de Sīwās est de loin le mieux représenté avec 94 pièces (même si quelques attributions ne sont pas absolument garanties, voir ci-après), suivi par Qūniya avec 21 pièces et Qayṣarīya avec 3 pièces. Les 6

3. Cf. *Bulletin critique*, n° 9 (1992), p. 223-225.
4. Cf. M.F. Köprülü, *The Seljuks of Anatolia, Their History and Culture According to Local Muslim Sources* (translated and edited by Gary Leiser), Salt Lake City, 1992, p. 66 (" Text "), n. 1.

BCAI 12 (1996) W. Diem: Arabische Briefe aus dem 7.-10. Jahrhundert, recensé par Y. Rāġib
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net